ANURADHA ROY

Le cheval en feu



roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

UN ATLAS DE L'IMPOSSIBLE, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1674.
LES PLIS DE LA TERRE, Actes Sud, 2013.
SOUS LES LUNES DE JUPITER, Actes Sud, 2017.
TOUTES CES VIES JAMAIS VÉCUES, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1854.

Illustration en ouverture de chapitre :
© Monica Reyes

Titre original :
The Earthspinner
Éditeur original :
Mountain Leopard Press, Welbeck Publishing Group, Londres
© Anuradha Roy, 2021

Photographie de couverture : DR

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18398-1

ANURADHA ROY

Le Cheval en feu

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue

ACTES SUD

pour Myriam

Je suis bol
Et je suis plat
Je suis homme
Et je suis femme

Je suis pamplemousse
Et je suis limette
Je suis hindou
Et je suis musulman

Je suis poisson
Et je suis filet
Je suis pêcheur
Et je suis temps

Je ne suis rien
Dit Kabir
Je ne suis ni parmi les vivants
Ni parmi les morts.

KABIR, XV^e^ siècle, date incertaine
(traduit de l'hindi par Arvind Krishna Mehrotra).

UN



Jeudi 11 octobre

C'est l'automne et je suis étudiante dans une université anglaise. Je n'ai jamais connu d'automne. Là où j'ai grandi, la baisse des températures qui suivait la mousson annonçait un hiver doux pour lequel les feuilles ne prenaient pas la peine de changer de couleur puis, en quelques jours, c'était de nouveau la fournaise infernale de l'été. Ici, la lumière est verte et dorée et, dans le rectangle d'arbres que découpe ma fenêtre, des feuilles orangées et rougeoyantes tombent du ciel en virevoltant, vivantes dans un souffle d'air. Tout est tellement silencieux que j'entends le bruit léger qu'elles produisent au contact du sol ainsi que le frottement de la pointe de mon stylo sur l'aérogramme bleu. *Je vais bien, tout s'est bien passé dans l'avion. Vues du ciel, les maisons étaient toutes les mêmes, on aurait dit des jouets. L'herbe est d'un vert un peu différent.*

"Tu te débrouilles toujours pour partir, tout est si facile pour toi." La voix de ma sœur résonne encore dans ma tête, ses mots d'adieu à l'aéroport, qu'elle n'a pourtant pas prononcés à voix haute.

Tia, qui a encore trois ans de lycée devant elle, perd chaque jour son combat contre les livres. Elle n'obtient guère plus que la moyenne aux évaluations.

— Quel est l'intérêt de lire tous ces trucs sur les gauchos et le flamenco ? s'emporte-t-elle. Moi, c'est aller en Argentine que je veux !

Elle a d'autres projets qui, même s'ils changent sans cesse, présentent une constante : il y est toujours question de verre et non de papier. Miroirs, objectifs photographiques, danse sur tessons de verre, préparation de cocktails… Elle a une voix grave et profonde si bien qu'il lui suffit d'entonner mollement *La Fille d'Ipanema* pour que tout le monde tende l'oreille. Ses pieds longs et fins laissent deviner qu'elle va prendre encore beaucoup de centimètres. Elle voudrait sauter d'un bond les études et découvrir la jeunesse, le métier d'actrice, celui de réalisatrice, sans avoir à décrocher un diplôme universitaire.

— Comment ça, quoi de neuf ? Y a jamais rien de neuf dans ce trou ! a-t-elle gémi l'autre jour au téléphone quand j'ai appelé. Maintenant que tu n'es plus là, je ne pourrai jamais partir, moi. Je vais être coincée ici, à m'occuper d'Amma pour le restant de mes foutus jours.

— Arrête ton cinéma, Tia, lui ai-je répondu. Tu vis dans quel bouquin en ce moment ? Sûrement pas *Les Quatre Filles du docteur March*. Elle est où Amma, d'ailleurs ?

— Encore au boulot. Et moi aussi j'ai des trucs à faire, a-t-elle hurlé en raccrochant.

L'air renfrogné, elle devait décocher des coups de poing en direction de son reflet dans le miroir au-dessus du téléphone, comme si ces coups m'étaient destinés. Aucun doute là-dessus.

J'ai passé le reste de la journée à regretter amèrement mes sarcasmes et à imaginer Tia enfermée dans

sa chambre, musique à fond, faisant la tête et me détestant un peu davantage à chaque nouvel accord hargneux de guitare électrique. Ma mère aurait beau tambouriner de plus belle sur sa porte – *"Tia, sors de là et viens manger… Tia, qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi ce qui ne va pas"* –, elle refuserait d'ouvrir jusque tard dans la soirée. Si j'avais été à la maison, je me serais précipitée à l'extérieur pour aller courir, poussée par le besoin de m'échapper, quelles que soient l'heure ou l'intensité de la chaleur.

J'ai de bons résultats aux examens mais Tia se trompe : tout n'a pas été facile quand je les ai passés, et tout n'est pas facile maintenant non plus. Ici, je suis totalement fauchée – la bourse que j'ai obtenue vise à inculquer la vertu à travers l'austérité. C'est une bourse financée par une institution au nom ronflant de "Fonds Farhana Abdulali pour l'éducation des filles", destinée aux jeunes musulmanes – ce qui n'a pourtant pas découragé la bégum Tasneem Khan qui, durant toute ma dernière année de lycée ou presque et sans que j'en sache quoi que ce soit, m'a tenue à l'œil. Un après-midi, j'ai été convoquée dans le bureau de cette principale, où je suis entrée terrorisée et d'où je suis ressortie formulaires d'inscription à la main.

— Pourquoi ne pas candidater ? avait-elle suggéré. Tu ne perds rien à essayer.

Les gens qui gèrent la bourse sont liés à elle par tout un système féodal et je suppose que face à l'imposante grandeur qu'elle incarne, ils n'ont pas osé évoquer le sujet de ma religion. Ou bien ils se sont dit que les années passées dans une école musulmane avaient fini par faire de moi une fille un peu comme ceci, mais forcément aussi un peu comme cela.

Un des entretiens incluait un dîner avec les personnalités de la ville, lesquelles, m'avait expliqué ma mère, tels les parents d'un garçon à la recherche d'une belle-fille, m'observeraient pour voir si je savais distinguer une fourchette d'un couteau, si j'étais capable de converser avec esprit et de rire, mais pas trop fort. Pour la nourriture, elle m'avait conseillé d'éviter les cuisses et les ailes, limitant ainsi les risques d'envol de mon assiette. Le soir du dîner, j'ai aperçu la bégum Tasneem tout au bout de la table qui avait été dressée dans une salle de banquet, de l'autre côté d'un champ de bataille paré de blanc sur lequel étincelaient argenterie et cristal. Elle était entourée de nombreux convives à l'air solennel. Elle n'a pas regardé dans ma direction quand un vieux serveur bienveillant m'a chuchoté à l'oreille que le service se ferait toujours du côté gauche, jamais à droite. Lors de son incursion suivante, il a murmuré :

— Tiens-toi droite, petite, et prends une serviette.

J'ai alors compris que les fleurs à plis rigides placées ostensiblement sur des supports en argent étaient censées être utilisées. J'ai observé furtivement les autres et tenté d'imiter leurs bonnes manières, me tapotant délicatement les lèvres de temps en temps, et lorsque ma serviette a glissé de mes genoux, je me suis retenue de céder à la panique et de plonger sous la table. Quand enfin s'est dissipé le flou qui nimbait les bougeoirs, les soieries et l'argenterie, j'ai remarqué une fille assise un peu plus loin, au moment précis où celle-ci gonflait les joues, louchait et me faisait un grand sourire avant de retrouver son sérieux. Nous n'avons pas échangé un mot mais après cet épisode, la soirée s'est poursuivie de manière plus décontractée.

Des semaines plus tard, la bégum Tasneem m'a convoquée dans son bureau aux multiples fenêtres. Je me souviens du vase émaillé bleu posé sur une table d'appoint et rempli de lis araignées, des rangées de photographies de groupe accrochées au mur, de mon cœur qui battait à tout rompre. Dans la lumière du matin filtrée par des voilages, elle était cernée d'un halo surnaturel, les lis embaumaient l'air. C'était le grand jour. J'avais l'impression d'avoir été transportée dans une de ces légendes où un dieu lance à un humain abasourdi : "Parle. Que désire ton cœur ? Ce que tu désires, tu l'obtiendras."

La voix de la bégum Tasneem semblait me parvenir des lis, elle avait leur parfum. J'avais obtenu une bourse pour aller étudier dans une prestigieuse université anglaise, je devais partir à la fin du mois de septembre et ils s'occuperaient également du billet d'avion. Les rideaux ont arrêté de se balancer, la lumière a scintillé pendant quelques secondes. Quasiment dans le même souffle et dans un sourire ironique, elle a ajouté :

— Mais tu sais, tous ces gens du Fonds ne vont pas laisser cette bourse te monter à la tête. Ils ont estimé la somme de façon que tu reviennes, éduquée certes, mais en ayant aussi appris la frugalité, la vertu et la reconnaissance. Une fille bien sous tous rapports.

Elle m'a ensuite congédiée d'un mouvement de main las et élégant, tout autant un au revoir qu'une manière de m'indiquer la sortie.

— Si je ne me trompe pas à ton sujet, Sarayu, tu n'es pas du genre à laisser un certain dénuement t'empêcher de prendre du bon temps.

Son regard bleu-vert d'ordinaire vigilant et impersonnel paraissait amusé ; peut-être souriait-elle même

un peu quand elle s'est replongée dans le dossier ouvert sur son bureau.

Les dépenses couvertes par la bourse Farhana Abdulali sont clairement réparties : les frais de scolarité sont versés directement à l'université, ceux d'internat au *college* qui m'accueille ; le reste, ce qui doit suffire pour la nourriture, les livres et une sortie occasionnelle au cinéma, est remis chaque mois par un certain Abdulali, monsieur d'un certain âge qui vit au bord de la mer près de Brighton. Je ne l'ai pas rencontré, j'ignore comment le joindre. Chaque fois que je me rends à un cours magistral et que je passe à bicyclette près des lampions japonais à l'entrée d'un merveilleux restaurant, ou chaque fois que je scrute un panneau d'affichage couvert d'annonces pour des concerts et des pièces de théâtre, j'ai envie de lui dire qu'une centaine de livres sterling supplémentaires ne changerait strictement rien à sa vie à lui mais transformerait la mienne.

L'austérité façon Abdulali signifie qu'il m'arrive de ne pas avoir assez d'argent sur mon compte pour passer un appel de trois minutes à l'étranger ; j'insère donc une pièce de 50 pence dans le téléphone de la cabine, puis j'attends que ma mère décroche et dise bonjour. Je sais que la communication va être immédiatement coupée. Mais elle saura que c'était moi et moi, je sais qu'elle se tient près de la porte, à côté du long miroir – c'est là qu'elle devait se trouver pour prendre cet appel qui s'est interrompu alors même qu'elle décrochait. Le temps d'un souffle, nous sommes ensemble, chacune à un bout d'un petit fil qui traverse des continents et des océans.

À la fin de la journée, si je ne parviens pas à me forcer à retourner dans ma chambre vide, je vais à

la bibliothèque et, si je ne vais pas à la bibliothèque, j'utilise la clé qu'on m'a confiée pour me rendre au sous-sol d'une église, au pied de la butte sur laquelle mon *college* a été construit. Là se trouve un atelier de poterie que les étudiants peuvent utiliser gratuitement à la condition d'être inscrits au club de poterie. J'ai l'impression d'être tombée par un trou de terrier dans un antre secret où il y a toujours de la lumière, où des elfes invisibles s'occupent des fours, des outils et des tours, où les réserves de matériaux sont réapprovisionnées par magie et où l'on peut venir à toute heure du jour ou de la nuit. Je n'ai jamais rien connu d'aussi luxueux.

Durant toutes ces heures que je passe au tour, je n'ai pas à rencontrer de nouvelles têtes. Je n'ai pas besoin de leur dire ce que j'étudie, ni d'où je viens. Pas besoin de sourire d'un air surpris et ravi quand ces personnes m'annoncent qu'elles ont toujours rêvé d'aller en Inde. Par ailleurs, il y fait chaud, il y a une bouilloire et des sachets de thé, une boîte métallique toujours remplie de biscuits au gingembre, épais et moelleux. Le tour fonctionne, je place une balle d'argile sur le plateau, je recouvre l'argile de mes mains et, si je ferme les yeux, c'est la planète qui tourne sous mes paumes au rythme du bourdonnement d'un moteur. Je n'ai pas envie de quitter cet atelier, j'ai envie d'y apporter un lit de camp, des livres et d'y vivre en ermite.

Mardi 16 octobre

Ma solitude a été de courte durée. Ce soir, après seulement une semaine dans mon antre, j'ai su qu'il y avait quelqu'un d'autre à peine la porte poussée.

J'ai senti une présence avant même de voir qui que ce soit, et j'ai éprouvé comme un affront – on empiétait sur mon territoire. Une odeur d'après-rasage avait remplacé celle de terre humide. La radio gazouillait, un robinet était ouvert.

Les atomes du monde qui m'entourait se sont réagencés pour former un motif inconnu. Je m'apprêtais à tourner les talons quand le bruit de l'eau a cessé et qu'une voix a retenti, demandant qui était là.

J'ai d'abord été décontenancée par la personne que j'ai vue arriver de l'évier. C'était de toute évidence une fille, grande et mince, mais sous les manches retroussées de sa chemise, on devinait plutôt les épaules et les biceps d'un jeune homme. Ses longues jambes musclées étaient fermement plantées dans le sol comme si elles venaient d'en pousser. Dans ce sous-sol bas de plafond où je m'étais déjà habituée à être seule, elle occupait tout l'espace. C'est quand elle m'a souri que j'ai commencé à me détendre.

Ce sourire offert n'a pas été suivi de mots. Elle est retournée travailler, d'un air assuré, comme si elle avait fait de la poterie toute sa vie. Elle a sorti trois ou quatre pains d'argile de la réserve, les a malaxés de toutes ses forces pour n'en faire qu'une seule grosse balle qu'elle a ensuite débitée à l'aide de son fil. Elle s'est alors dirigée vers la droite pour atteindre la balance posée sur une table et a divisé l'argile en portions de six cents grammes chacune. Concentrée au point d'oublier le reste du monde.

Après avoir consciencieusement aligné toutes ses balles de taille égale à côté du tour, elle s'est installée sur le siège et a sorti un foulard noir et blanc de la poche de son jean. J'essayais de poursuivre ce que

j'avais entamé mais j'avais de plus en plus de mal à la quitter des yeux. Elle a plié le foulard en triangle et l'a placé devant son visage avant de faire un nœud bien serré de manière à avoir les yeux bandés. Elle a alors attrapé à tâtons une balle d'argile qu'elle s'est mise à centrer en réglant le tour sur la vitesse maximale. En quelques secondes et contre toute attente, une forme parfaite a surgi sous ses doigts, capables tout à la fois de toucher et de voir.

Ce sous-sol était devenu mon havre de paix. Après l'irruption de cette inconnue imposante et musclée aux yeux bandés, le lieu vibrait d'une énergie nouvelle, menaçante. La radio qu'elle avait allumée diffusait une chanson qui incitait chacun à toujours emporter la météo avec soi. Ce qui me paraît totalement impossible dès lors qu'une seule présence étrangère suffit à modifier un lieu de cette façon-là.

Lundi 22 octobre

Elle s'appelle Karin Wang. Elle a reçu à sa naissance, en Malaisie orientale, un autre prénom d'origine chinoise, mais comme elle n'en aimait pas les consonances, elle s'en est débarrassée. Alors que je transporte en permanence avec moi mon ancienne vie tel un sac à dos qui me fait souffrir tellement il pèse, Karin semble avoir surgi de terre, libre de parents, de frères et de sœurs, libre de toute famille, de passé. Délestée de tout cela.

— Je suis l'espoir olympique de la Malaisie, voilà comment on m'appelle là-bas, m'a-t-elle expliqué la deuxième fois qu'on s'est retrouvées, assises côte à côte devant deux tours voisins, les mains pleines de terre.

Cette fois-là, elle a travaillé sans son bandeau, et son silence du premier jour a laissé la place à un bavardage ininterrompu.

— Chaque fois que je gagnais un truc, il y avait une photo de moi dans le journal. La fille en or, c'est moi.

Son père conservait toutes les coupures dans un album qu'elle n'ouvrait jamais. Son album à elle contenait des photos d'avions dont elle traçait les contours du bout des doigts, convaincue qu'un jour, elle s'envolerait à bord d'un long courrier pour s'éloigner de ce père qui la réveillait à l'aube même quand elle n'avait pas cours et la conduisait sur la plage où elle devait courir, pieds nus sur le sable, aussi loin et aussi vite que possible. Il installait des anneaux et des barres métalliques pour qu'elle puisse s'entraîner. Tous les matins, elle devait ingurgiter deux œufs durs et du poisson salé tandis que son frère s'efforçait de ne pas lever le nez de son petit bol de riz. Son père veillait à ce qu'elle avale ses vitamines, il la pesait et surveillait sa taille en la mesurant contre un mur.

— Pour mon père, je suis une créature à mi-chemin entre le cobaye et le cochon qu'il engraisse avant de le tuer, grosso modo. J'ai franchement envie de perdre, mais ce salaud me fout tellement les jetons que je ne sais que gagner.

La manière dont elle parlait de lui me choquait. J'ai essayé de me souvenir s'il m'était arrivé d'avoir eu peur de mon père. Je n'avais aucun mal à l'imaginer assis à côté de Karin, comme s'il était vraiment là à l'écouter, plissant le front d'un air désapprobateur quand il l'entendait parler comme ça. Durant la dernière ou les deux dernières années, c'était l'air

qu'il avait pris avec moi ou Tia lorsqu'il avait su avec certitude que ses jours étaient comptés et qu'il se demandait comment nous faire grandir, en accéléré.

Karin ne veut ni courir ni participer à des compétitions. Elle veut faire des études d'aéronautique et piloter des avions. Mais il y a un prix à payer pour pouvoir s'échapper : elle a obtenu une bourse de sportive de haut niveau. On lui offre une place, de l'argent, un encadrement psychologique et physique, et même ses repas, à condition qu'elle poursuive ses entraînements d'athlétisme et qu'elle remporte quelques médailles pour l'université.

— Plus je m'éloigne de la course au pas de course, plus on me fait courir. Si je ne cours pas, je ne peux pas étudier, a-t-elle résumé dans un rictus à mi-chemin entre la grimace et le sourire.

Elle a augmenté la vitesse du tour qui s'est emballé frénétiquement jusqu'à brouiller le bol à rebord évasé qu'elle avait entre les mains, lui faisant perdre toute forme. Elle a éteint la machine et donné un coup de poing dans l'argile informe.

Sa présence dans cet atelier a quelque chose d'improbable. Les rares fois où d'autres étudiants occupent aussi le lieu, ils font des efforts pour ne pas la dévisager quand elle entre en trombe, muscles bandés sous les collants fluo qu'elle porte dans de grandes bottes. Elle n'a pas encore franchi la porte qu'elle commence à retirer son manteau de velours vert bouteille, acheté d'occasion chez Oxfam comme je l'ai appris. Elle a les cheveux coupés très court, seule une frange vient barrer le côté de son petit visage carré. Une semaine, elle a du vernis à ongles rouge vif, la suivante, du bleu foncé, et chaque séance est précédée du même rituel : elle enlève toutes ses

bagues, doigt après doigt, et scrute ses mains avant de se ronger les ongles pour ne pas laisser de marque dans l'argile. Je lui ai donné un coupe-ongle peu après notre rencontre mais je ne l'ai jamais vue l'utiliser.

Il s'avère que nous sommes dans le même *college* et quand il nous arrive de descendre au centre-ville ensemble, on dévale la côte à toute vitesse – grisées par le risque, on lâche nos guidons, aéroportées. Je n'ai jamais eu le courage de faire ça toute seule. Un soir, à une heure de pointe, la pompe fixée à mon porte-bagage s'est détachée. Propulsée par la vitesse, j'étais déjà trop loin pour me rendre compte de quoi que ce soit, mais Karin est descendue de sa bicyclette au beau milieu de la circulation. Elle a levé le bras et toutes les voitures se sont arrêtées dans un crissement de pneus. Elle est allée récupérer ma pompe en courant, a remercié de la main les conducteurs qui patientaient et enfourché son vélo pour venir me rejoindre.

— Si tu te lances dans ce genre de cascade là d'où je viens, lui ai-je fait remarquer, je suis bonne pour venir te ramasser à la petite cuillère sur le bord de la route.

Dimanche 28 octobre

Là d'où je viens. Je pensais savoir d'où je venais, ce qui constituait ma maison. La maison, c'était là où mon père nous demandait de ne pas faire de bruit parce qu'il voulait écouter les résultats de cricket. C'était le son dominical de la voix snob du présentateur du journal, les trompettes dissonantes d'un orchestre de mariage, ma mère qui travaillait sur sa machine à écrire dans sa chambre – un crépitement

semblable à une pluie de cailloux, ses doigts tapaient si vite… C'était l'époque où Tia et moi étions encore proches, l'époque où n'importe quel lieu pouvait devenir notre maison à partir du moment où nous étions ensemble, accompagnées de la voix rassurante de nos parents qui se disputaient à la manière d'un vieux couple.

Assise ici, par-delà les océans, à une table d'où je ne distingue rien dans l'obscurité en dehors du cercle de lumière projeté par ma lampe, je vois le reflet de mon visage dans la vitre, et c'est comme si j'étais dans la pièce mais que mon visage, lui, resté à l'extérieur, demandait à entrer. Je ne connais pas ce visage. Je dois trouver le moyen de me recomposer.

La crémation de mon père a eu lieu il y a quatorze mois et dix-huit jours. Ensuite, on s'est retrouvés au bord de la mer, à la Porte de l'Inde, et je dis "retrouvés" car je ne sais plus comment on est arrivés là, ni pourquoi on y est allés. Je me souviens seulement qu'il était tard, qu'il y avait beaucoup de coins sombres et qu'un vieux monsieur de la famille nous a expliqué qu'il fallait être vigilant, se méfier des pickpockets. Il y avait du vent. De grosses vagues s'écrasaient contre les parapets et des amoureux se blottissaient l'un contre l'autre quand l'écume d'un rouleau les aspergeait dans un nuage d'eau. Des types nous balançaient des cosses de cacahuètes, des toxicomanes apparaissaient brièvement dans la lueur d'une flamme qui chauffait un bout d'aluminium brûlant avant de disparaître de nouveau dans les ténèbres. À l'est de cette étendue de mer sombre se trouvait l'île d'Élephanta, où nous irions en ferry, avait promis mon père. Après son opération du cœur. Quand il serait sorti de l'hôpital, prêt pour un match

de cricket, avaient prédit ses chirurgiens. Mon père avait trois passions : la géologie, le cricket et l'histoire ancienne. Cela faisait bien longtemps qu'il ne jouait plus au cricket mais jusqu'à la veille de l'intervention, il a écouté à la radio les commentaires frénétiques lâchés d'une voix aiguë. Tout en haut de sa liste de choses à faire après l'opération figuraient un test-match au stade Wankhede et une visite d'Élephanta car, en termes de beauté, il avait du mal à choisir entre un coup horizontal de Gavaskar et les temples hindous taillés dans le basalte datant du VI^e siècle. Dans son cœur, ces deux mondes-là étaient unis, et s'il avait réussi à se rendre jusqu'à ces grottes, je suis sûre qu'il aurait reconnu dans l'attitude de certains dieux un joueur en position de *slip* ou de *mid-off*.

Quelques heures après sa mort, dans un miroir fissuré au-dessus d'un lavabo d'hôpital, j'ai aperçu mon visage. Mis à part quelques fêlures qui faisaient à présent partie de mon reflet, je n'avais pas changé. J'ai touché mes joues pour vérifier que ce visage inchangé m'appartenait vraiment – parce que si mon corps, mon cœur et mon esprit n'avaient fait qu'un, alors ma tête aurait été le cratère d'un volcan crachant du sang en fusion. Et je n'aurais pas eu d'yeux pour entrevoir mon reflet.

Alors que nous fixions ce monticule aux contours incertains qui se détachait sur la mer obscure et que la soustraction venait de reconfigurer, ma sœur m'a prise par la main. Ébauche d'un contact, aussitôt suspendu car aussitôt suspect. Notre proximité avait pris fin depuis longtemps. Au quotidien, c'était la guerre entre nous, pour des broutilles. J'ai compris ce soir-là, à sa main dans la mienne et à mon incapacité à la

serrer en retour, ce que rien d'autre n'aurait pu me faire comprendre.

Mardi 30 octobre

Aujourd'hui, mon casier débordait d'aérogrammes bleus. J'en ai reçu trois d'un coup, dont un important de Fauzia qui m'annonce qu'elle a vu son premier homme nu. "Pourquoi fallait-il que ce soit un cadavre étendu sur une table de dissection ? Gros et poilu par-dessus le marché, avec la peau qui virait au marron verdâtre, là où tu sais. Voilà ce qui arrive quand on choisit médecine, m'écrit-elle. Tu as bien fait de t'en tenir à la poésie et aux trucs de ce genre. On te donne de l'argent pour que tu t'éclates. Alors que moi… Je me suis mise à fumer tellement la puanteur est insupportable."

Deux des lettres viennent de ma mère. C'est plutôt inhabituel – Amma n'est pas du genre à correspondre. Je l'imagine en train de se promettre qu'elle va m'écrire dans la journée, sans faute, puis de n'y repenser que tard le soir, quand elle a du mal à garder les yeux ouverts. Je la vois en train de m'écrire le lendemain matin, aux aurores, déterminée, échevelée, appuyée contre la tête de lit, oubliant de boire son café serré alors qu'elle cherche ses mots. "Te voilà donc en Angleterre, à étudier la littérature anglaise. J'ai intérêt à faire attention à chacune de mes phrases !" Je la vois ensuite en train de chercher de la colle pour refermer les trois volets avant de glisser dans son sac la précieuse missive qu'elle postera depuis le travail. Et découvrir au fond du sac celle de la semaine précédente, qu'elle a oublié d'envoyer. À la différence des aérogrammes épais et brillants

qu'on trouve ici, ceux qui me parviennent de chez moi ont l'air malmenés et humides quand ils finissent par arriver. En les découpant, je dois prendre garde à ne pas déchirer les mots de ma mère.

Les lettres d'Amma me disent que Tia reste désormais à l'école le soir pour prendre des cours de guitare, que le sapotillier auquel était accrochée la balançoire de notre enfance a dû être coupé à cause d'un champignon. Shirin Khambatta, notre voisine, souffrait atrocement du ventre, elle est hospitalisée. "Dieu sait ce qu'elle a, poursuit Amma, mais j'ai l'impression qu'on est encore plus seuls maintenant qu'on ne la voit plus au bout du jardin."

Sur les cinq occupants de la maison, il n'en reste que trois : Amma, Tia et le chien. Je me demande ce que le chien comprend de la situation. Encore un abandon. J'imagine ma mère essayant de se blinder contre toutes ces absences. Elle tente de m'écrire des lettres amusantes, emplies de bribes de potins au sujet des gens qu'elle croise quand elle va aux nouvelles, mais ses efforts de légèreté ne sont pas forcément couronnés de succès. Dans sa dernière lettre, elle avoue qu'elle n'avait pas pris conscience du nombre croissant de questions-réponses sur l'absence, la mort ou la maladie qu'elle se retrouve à inventer pour le courrier des lecteurs paraissant le week-end dans son journal, rubrique qu'elle administre ainsi que le prévoit sa fonction. Le rédacteur en chef l'a convoquée. "Les histoires d'amour, ça marche mieux, lui a-t-il expliqué. L'amour, c'est l'espoir et le plaisir. La mort, c'est chiant. Ça arrive à tout le monde, alors que l'amour est réservé à quelques privilégiés. Tu n'es pas d'accord ? Douze lignes de moins pour les troubles cardiaques, douze lignes

de plus pour les peines de cœur, et dans douze mois, on fait le point sur les ventes." Ma mère est retournée à son bureau et a demandé à ses jeunes collègues de lui confier leurs histoires d'amour, leurs problèmes de couple. Pour avoir de la matière. Elle analysait les complexités des romans à l'eau de rose tandis que je lisais Milton pour mes cours.

Quand elle est retournée travailler après la mort de mon père, j'étais encore à la maison. Trois semaines à peine s'étaient écoulées. Dans le bus, une collègue avait pris son calme pour du stoïcisme :

— Ça a été un choc, mais tu dois commencer à aller mieux, non ? lui avait-elle demandé.

Ça veut dire quoi aller mieux pour une femme qui perd celui qu'elle aime depuis l'âge de dix ans ? Celui avec qui elle est allée à l'école et à l'université, celui qu'elle a épousé et avec lequel elle a fait sa vie ? Aller mieux signifiait oublier, et oublier signifiait le perdre de nouveau chaque jour, ce qui engendrait chez ma mère une bataille intérieure complexe et épuisante, entre le besoin de se souvenir et celui d'oublier. Elle avait tenté de m'expliquer tout cela mais avait vite abandonné, au moment où nos regards s'étaient croisés. Elle s'était empressée de retourner à sa machine à écrire.

À présent, lorsque des lettres arrivent de la maison, pleines de nouvelles dont je ne suis plus le sujet, j'ai l'impression d'être à bord d'un train alors que Tia et Amma se trouvent à bord d'un autre, qui roule à côté du mien, de sorte que je les entraperçois et, l'espace d'un instant, malgré le bruit, rien ne bouge. Nous nous regardons depuis nos fenêtres respectives. Quand le vrombissement tempétueux cesse, je suis de nouveau seule, je m'éloigne d'elles, inexorablement.

À l'université, je n'ai personne à qui parler de tout cela, pas même Karin, ma nouvelle amie. Par où commencer ? Je suis une créature marine qu'on a transférée sur la terre ferme. Il me faudrait commencer par expliquer ce qu'est l'eau. Ma tutrice m'a invitée chez elle le week-end dernier. On a mangé du saumon grillé et une salade. J'ai joué avec ses jeunes enfants et leurs chats, et quand elle m'a demandé comment j'allais, j'ai répondu que j'allais très bien, merci. Si j'en avais dit davantage, j'aurais eu la même impression de futilité que lorsqu'on raconte un rêve.

Dimanche 4 novembre

Mes journées suivent désormais un rythme dissocié de la temporalité du trimestre, des cours et des amis. C'est le calendrier de l'argile qui détermine le mien. De jour comme de nuit, je pense à des formes, des couleurs et, au lieu de lire les livres au programme, je suis sans cesse plongée dans des ouvrages sur les émaux et la terre. J'y croise des termes qui me rappellent de lointains souvenirs. Quartz, feldspath, calcaire, dolomite. Cobalt, chrome, titane, pétalite.

J'ai déjà entendu certains de ces noms. Ce sont comme des notes qui flottent dans l'air depuis des jours heureux. Je connais le massif des Dolomites – j'ai promis de rendre visite un jour à celles qui ont accompagné mon enfance, *Piccole Dolomiti*, les Petites Dolomites –, quelque part entre Trente et Vérone. Mon père nous en parlait, désireux de nous faire partager sa passion pour l'univers. Certains soirs, il passait beaucoup de temps à nous lire à voix haute des livres de géologie, sans se rendre compte que Tia et moi décrochions au bout de cinq minutes. Mais

sa voix nous imprégnait et ses discours étrangement réconfortants sur la tectonique des plaques, qui nous échappaient en grande partie, se déposaient en nous et nous donnaient forme, de la même façon que le calcaire se constitue à l'abri des regards, dans des fonds marins chauds et calmes, à partir de sédiments de coquillages et d'algues dont les débris sont conservés sous la forme de fossiles. On s'endormait au son de ces plaques qui divergeaient, convergeaient, glissaient l'une contre l'autre, provoquant ainsi la naissance d'une chaîne de montagnes, le mouvement des fonds océaniques, la formation ou la séparation des continents. Bien que mon père n'ait pas vécu au-delà de ses cinquante-sept ans, les repères temporels qui structuraient son esprit se définissaient en milliards d'années. Dans son atlas personnel, la Pangée, le Gondwana et la Laurasie étaient tout aussi réels que l'Asie et l'Afrique, et une ammonite fossilisée dont la spirale se déroulait depuis des millions d'années n'était pas si vieille. Un de ses fossiles himalayens se présentait sous la forme d'une coquille dont la face convexe était striée de vagues ; sur un autre, on devinait une certaine créature marine. Il était fasciné par l'idée qu'à une époque, une soixantaine de millions d'années à peine, l'Himalaya avait été immergé et peuplé de créatures marines. En sa compagnie, il devenait aisé de visualiser la collision de la plaque africaine et de la plaque européenne, au ralenti et au son du fracas de vagues colossales alors que surgissaient des montagnes, déplaçant avec elles des poissons privés d'oxygène et des poulpes bientôt lentement pétrifiés.

Je me dis aujourd'hui que si des créatures marines ont poursuivi sur la terre ferme une vie de fossiles,